

Un cri dans la nuit

Train de nuit présente une analyse intérieure de plusieurs personnages. Dans un wagon, dix personnages se trouvent en face d'un réfugié voulant passer dans la zone occidentale. Le réfugié constitue une raison valable pour l'auteur de mettre à blanc ses personnages. Point de départ de la pièce, il n'en est pas cependant le principal sujet.

Essayant d'en arriver à une entente, les personnages se butent à des obstacles infranchissables. Chacun élabore un système abstrait répondant à son besoin. Le réfugié, considéré comme le rouage premier d'une élucubration mentale perd son statut d'homme. Tous le relèguent au rôle de "cas intéressant".

La déshumanisation de l'homme intérieur appert donc comme thème fondamental de la pièce. Chaque personnage mis en cause personnellement pense à lui et aux moyens de se sortir, lui, du pétrin. Le réfugié, obstacle nuisible doit être rejeté à l'extérieur. Et ce train, ensemble clos, où chacun doit se rendre avec l'autre vers le but, symbolise la vie où tous ensemble se dirigent vers la mort ou la frontière. Et, le cri final choque le spectateur tout en lui prouvant l'absurdité et l'inutilité de l'action humaine....

Schaekel, (Guy Nolin). Schaekel se veut réaliste. Il relègue aux femmes tous les sentiments humains et se fiche des idéaux humains. Il subit sa vie en spectateur. Dans la coulisse, fier de son indolence, il se moque éperdument de ces cris et ces bouches crispées. Il dédaigne ce joug de la vie, incarné sur la scène de l'humanité. Il se fout du réfugié. Il jouit avec cynisme des efforts de l'homme déchu, qu'il sait d'ailleurs inutiles puisque la mèche est brûlée d'avance. Guy fait preuve d'une grande intelligence de ce rôle. De sentiments, il ne devait pas en laisser passer. Son aisance d'expression facilitait grandement son ignorance du texte. Son aptitude à improviser et sa nonchalance naturelle lui donnaient spontanément et indifférence, inhérents à son personnage. Belle interprétation.

Brand (François Lord). Brand, industriel arrivé et bien assis sur sa fortune, élabore froidement des plans, mais se défie d'y jouer un rôle actif. Il est le général, bien assis dans son fauteuil, qui donne les ordres et ne participe pas au combat. François s'affirme en adaptant ce rôle difficile à sa personnalité. Sa nervosité affaiblissait fort le côté texte et gênait sa concentration sur le jeu scénique. Sentant bien son rôle il caractérisa assez bien ce personnage. Bravo, mais gare au textel!

Magnus, (Pierre Deniger). Voullant demeurer digne de ce qu'il possède, il doit s'intéresser à l'affaire. Cette conscience du devoir prédomine chez lui. Mais son échelle des valeurs, démodée, Schaekel se hâte de la remplacer par le réalisme et un flegme dégradant. Magnus possède déjà un souci d'humain, mais tourné vers le respect d'une loi, d'un devoir, et non vers l'homme qu'est le réfugié. Personnage tiraillé, on ne sait pas sur quel pied l'aborder. Il lutte contre lui-même, voulant prendre ses responsabilités et amener les autres à réfléchir. Ce personnage peu défini et flou, com-

ment le jouer fidèlement? Ces considérations expliquent la faiblesse du rôle. Pierre devrait tendre à exprimer théâtralement son rôle. Il comprend le rôle, mais ne crée pas extérieurement l'action intérieure. Bel effort, et amélioration depuis la dernière pièce!

Triptichen, (Gabriel Gauthier). Triptichen a peur. Il revit toutes ses souffrances sous la force de ce choc. Il sympathise avec le réfugié, mais ne peut rien pour lui, étant de ce côté-ci de la barrière. Il ne voit pas l'autre, mais lui-même jadis semblable à cet homme, Gabriel a su rendre avec justesse ce rôle. Découverte fantastique! On avait d'abord peur de ce pauvre gars tout nerveux. Et soudain, l'éclosion d'une sensibilité, d'une maîtrise du texte soulève l'enthousiasme. Quel brio dans ce déchirement! Quelle force de contact! Pas de bavures. Le seul qui a pu accrocher franchement l'auditoire par sa pénétration dramatique.

Billy, (Gilles Favreau). Billy jette le tort de son incapacité sur sa formation. Il a cherché, mais personne n'a voulu le former. Belle perspective, si l'homme doit attendre sa liberté, sa possession de lui de l'extérieur. J'admire la discrétion, le bon goût, la présence effacée de l'acteur jouant ce personnage superficiel, tout occupé par le seul championnat de tennis. Masi sa difficulté de maîtriser sa diction et sa langue, nuisent à une plus forte consistance dramatique de sa part. Il laisse tout de même une impression favorable.

Robert, (Alex. Roger Lanoue). Robert, jeune homme, voit dans le réfugié une occasion de dresser contre les autres sa fougue d'adolescent. Il canalise son désir d'absolu dans l'action du moment. Il veut révolutionner et réussir un exploit... Roger avait compris son rôle; mais de là à le rendre, il y a une marge. Personnage sympathique, mais affaibli par la nervosité de l'acteur. Il faudra apprendre à être sûr de soi-même; même si le rôle qu'on joue se caractérise par son instabilité. Bon début!

Reinmann, (Marc Perron). Soucieux de son seul intérêt, il se veut sourd au monde. Bruyant à souhait au moment voulu, Marc a bien joué, sauf quelques accrochages de prononciation au début. Il a su dans la dernière scène capter l'attention du spectateur au moment voulu. Solide, bien à sa place, il satisfaisait grandement.

Mme Mangold, (Jacqueline Gagnon). Préoccupée par ses enfants, elle s'absente de la polémique, et ne voit dans ce pauvre jeune homme qu'un objet de pitié. Jacqueline montrait bien de la vigueur pour une dame si vieille. Rôle très difficile, mais adapté de manière très intéressante.

Vera, (Pierrette Tanguay). Vera se fait plus humaine que les autres. Elle ne peut cependant obtenir tout ce qu'elle veut. Et son obstination demeure inexplicable. Elle agit par simple instinct. Le rôle ne se prêtait à aucune promesse. Pierrette a su rester dans le ton, très présente, peut-être un peu froide. La voix est sûre et agréable. Très bien, merci!

Karin, (Jeannine Sondack). Karin voit le réfugié, la beauté de ses mains et de ses yeux. Cette approche déjà plus humaine

demeure pourtant superficielle, et n'atteint pas le véritable homme. Demeurant au niveau sentimental, elle accepte le risque de le sauver,



pour ses seuls caractères superficiels, et non parce qu'il est homme. Jeannine, par son fini inné de l'action, son intuition du geste à poser, par une sensibilité maîtrisée aurait dû assumer une interprétation plus juste du personnage. Un comportement plus "chatte" en aurait fait une Darin à point! Trop de pudeur empêche de jouer le jeu jusqu'au bout!

Pierre Capiello s'est honorablement tiré de sa tâche. Quand il refuse de participer au complot, on aurait dû sentir une colère bien plus vécue. C'était quand même un bon choix d'acteur.

Rien n'est plus agaçant que ces policiers qu'on choisit pour leur stature imposante. Richard Vanslette aurait avantage à raffiner sa tenue de scène en général. Merci!

Et dans tout cela, le réfugié constitue le joujou de cette humanité déshumanisée. Jouet de la politique, du social et de l'homme, le réfugié trop encombrant n'a plus qu'à se sacrifier! Gilles Trudeau avait à peine une douzaine de mots à prononcer. Ce furent les plus longs de la pièce! Félicitations pour ce tour de force, et

trigue. La grandeur de la scène, grandeur normale d'une scène de théâtre créait vraiment le "climat théâtral". Bravo pour ce décor d'une nouvelle conception, en espérant qu'on s'en inspirera pour les prochains!

(Note: Nous sommes bien prêts à imaginer la vitre des fenêtres,

ce respect absolu du rôle.

Mise en scène de vase clos, la plus difficile peut-être à réussir. On sent que M. Vleminkz a déployé son imagination et son expérience pour donner vie à la pièce. Malgré la tension qui a fini par naître, on a senti d'angoissantes hésitations! Et puis n'allons pas demander à un metteur en scène de travailler avec des acteurs ignorant leur texte! Il y a une limite. Un manque de bonne volonté se faisait sentir chez plusieurs acteurs pour ce qui est de la mémoire!

Le décor faisait un peu simpliste, mais plaisait par sa sobriété, son air de solidité... Le ton clair aidait sûrement à tenir le spectateur en éveil. Les deux panneaux de chaque côté créaient l'impression de huit-clos nécessaire à l'in-

pourvu que personne ne se passe la tête au travers à un moment ou l'autre.)

Le maquillage parfait montre bien l'à-propos des cours en cet art que donne maintenant le Séminaire! On imagine un peu la somme de travail pour les ingénieurs du son. Les quelques accros furent vite oubliés.

Un montage précis, des rôles bien campés, un décor exceptionnel et un bruitage à point surent créer la tension voulue par le dramaturge; une belle réussite pour M. Vleminkz, une grande expérience pour les étudiants, et une source d'idées pour les futurs mordus du théâtre; voilà le bilan de ce spectacle.

Robert Derome
Robert Verge

A l'heure du Cinéma d'Aujourd'hui

Chronique de ROBERT VERGE

IL VANGELO SECUNDO MATTEO (L'Evangile selon saint Matthieu)

On a déjà trop parlé. Et voici que je m'en mêle! On a même vu des dépliantes dans les églises du grand Montréal, ponctués par des sermons où le curé lui-même servait la cause publicitaire. Qu'est-ce donc de si important que personne ne l'ignore? Une autre imagerie pieuse sur un thème facile? Un autre mélo coloré?

Chacun veut y voir son Christ à lui, tout en auréoles et en fleurs S'ils savaient seulement! Après, on sait. Et de savoir, ça choquel C'est dur de se buter à la sécheresse et à la solitude avec ce Christ tout frêle, qui parle sans arrêt, qui est né de cette vierge si laide. C'est laid. Tout est laid à celui qui n'avait pas compris. Qui osera dire qu'il avait tout compris? Qu'il se lève celui qui n'a pas été blessé au plus profond de son pauvre corps.

Délaissant tout l'accessoire et le spectaculaire, cette rudesse éprouve chacun de nous. Pas de fausses pudeurs, pas de commérages! Les miracles nombreux, accrochés de près au réel atteignent

en nous l'homme, et ses sentiments. On y croit à ces miracles.

Le dénuement total d'une vie d'amour, voilà l'aspect essentiel. A partir du moment où les apôtres sont choisis, Jésus semble prendre son souffle. Et jusqu'à la fin, il parle sans arrêt. On a ressorti toutes les phrases-clés de l'Evangile. Jésus, dans ce film, semble très pressé d'accomplir son oeuvre. Il ne connaît pas le temps perdu; il marche et parle sans arrêt, par-dessus son épaule, s'il le faut. Cette description dynamique de l'amour éphémère le don total et perpétuel. Jésus se brûle "pour nous" Et, le plus merveilleux, ce feu d'amour se nourrit d'éternité. Tout au long du film, la terre, le monde, la nature même boivent Ses paroles et se mettent à en vivre.

Ce film à petit budget a empêché Pasolini de tourner "sur les lieux" et d'habiller tout son monde convenablement. Ces restrictions semblent pourtant servir son aspiration au dénouement. Pasolini manie avec art la pellicule. Il fait

de belles images à grande profondeur de champ. L'utilisation fréquente des gros plans devient pourtant vite agaçante. La musique, déplacée ou trop abondante traduit mal le schéma dramatique. Chacun des personnages évoque un caractère typique et intéressant. Même Marie, cette vieille dame marquée par les ans, éclipse toute imagerie rose ou bleu de la Vierge traditionnelle. Même les scènes ratées (tremblement de terre, crucifixion humanisent le film, lui laissant un cachet de simplicité évangélique

L'Evangile, film sombre, sec et rocailleux, nous écorche et nous blesse. Cela fait mal. Et l'on n'aime pas avoir mal. Alors on refuse qu'il en soit ainsi. On se convainc par lâcheté qu'on n'aime pas le film. Il faut voir ce film imbu d'une conception toute neuve du religieux en art. Ce haut-placé parmi les films chocs, noyé dans l'ombre toutes les superproductions usées.

Robert Verge
Robert Derome